

L'ALBUM LITTÉRAIRE

ABONNEMENT :

6 mois 25 cts.
1 an 50 "

Invariablement payable d'avance

RECUEIL DE LITTÉRATURE
MORALE

PARAIT TOUS LES VENDREDIS.

Le numéro 1 centim.

BUREAU :

No. 59 Rue Des Cascades
ST-HYACINTHE, P. Q.

LE FILS

PREMIÈRE PARTIE

LES TROIS

**

Gabrielle avait reçu une excellente éducation et était très instruite. Ces deux mères, ces deux victimes, étaient dignes l'une de l'autre; elles pouvaient parler de leurs douleurs et se comprendre.

Gabrielle dit à la marquise :

— Je sais dans quelle situation vous vous trouvez.

— Quand vous m'aurez rendu mon enfant, que ferez-vous ?

— J'espère que la mort me délivrera de la vie, répondit la marquise d'un ton navrant.

— Mais je ne veux pas que vous mouriez ! exclama Gabrielle ; vous ne pensez donc pas à votre petite Maximilienne ?

La marquise eut un geste désespéré.

— Quand je n'aurai plus l'estime et l'affection de mon mari, dit-elle tristement, je devrai renoncer aussi à l'affection de ma fille. Alors il ne me restera plus que la joie de mourir.

— Et si la mort ne veut pas de vous ?

— J'ai pensé à cela. Dans ce cas, je m'ensevelirai vivante dans un cloître.

— Eh bien ! non, s'écria Gabrielle avec feu, cela ne sera pas ! Je n'accepte pas le bonheur pour moi, quand c'est le malheur pour vous ! Vous aimez mon enfant, gardez-le, je vous le laisse, je ne le réclame plus !

La marquise ne voulait point accepter le sacrifice de Gabrielle ; mais celle-ci parvint à avoir raison de ses résistances.

— Vous me sauvez la vie, dit la marquise, et plus encore que la vie, vous sauvez l'honneur du nom de Coulange. Mais, continua-t-elle, vous ne devez plus être séparée de votre enfant ; pour que vous puissiez vivre auprès de lui, je vous ferai une place dans la maison de Coulange. Votre fils aura deux mères pour l'aimer et veiller sur son bonheur.

Quelques jours après, la conversation des deux mères, Gabrielle, sous le nom de Mme Louise, entra dans la maison du marquis de Coulange en qualité d'institutrice de la petite Maximilienne. Elle avait consulté ses forces et elle avait dit à la marquise : " Je suis sûre de ne pas me trahir."

Pour cela, il fallait ne point sortir de son rôle d'institutrice, s'absorber constamment et avoir une extrême prudence. Sa situation était d'autant plus difficile que, dans le comte de Sistène, un ami d'enfance du marquis de Coulange, elle avait reconnu son mari.

Heureusement, le comte était marin ; à cette époque il était capitaine de frégate — les exigences de son service le tenaient presque toujours éloigné de France. Lorsqu'il avait rencontré Gabrielle Liénard, le comte était lieutenant de vaisseau ; pour ne pas effrayer la jeune fille par son titre et s'en faire aimer, il s'était fait connaître sous le nom d'Octave Longuet et l'avait mariée secrètement. Il savait que ce qu'il faisait n'était pas bien, mais il se proposait de faire ratifier, sous son véritable nom, ce mariage qui se trouvait nul sans cela. Aveuglé par son amour, il ne voyait qu'une chose : Gabrielle. Et puis, ne finirait-il pas par la faire accepter par sa famille. Hélas ! il n'en n'eût pas le temps.

Peu de temps après, rappelé, subitement à son bord, il avait été obligé de quitter Paris sans avoir le temps de pré-

venir Gabrielle, et celle-ci avait pu croire qu'elle était lâchement abandonnée. Il n'en était rien, car l'officier de marine l'aimait sincèrement. Et depuis, il conservait dans son cœur le souvenir de la belle et innocente jeune femme.

Il avait fait toutes les démarches possibles pour la retrouver et cela inutilement. On lui avait parlé de folie et il la croyait morte. Toujours est-il qu'il n'avait jamais voulu se remarier afin de rester fidèle à son premier et unique amour.

Tout cela, Sosthène de Perny l'ignorait. Nous devons supposer qu'il était parfaitement renseigné sur ce qui se passait dans la maison du marquis de Coulange, mais personne n'avait pu lui dire que l'institutrice de Maximilienne, qu'on appelait Mme Louise, n'était autre que la mère de l'enfant volé par lui plus de vingt ans auparavant.

Un mois environ après l'entrée de Gabrielle dans la maison de Coulange, l'inspecteur de police Morlot avait donné sa démission. Morlot était plus sévère encore pour lui que pour les autres. Il reconnaissait qu'il n'avait pas fait son devoir d'agent de police en cédant aux prières de la marquise, en ne livrant pas Sosthène de Perny à la justice, et il ne se trouvait plus digne d'appartenir au service de la sûreté. Comme on le voit, il jugeait sa conduite avec sévérité et se punissait lui-même de ce qu'il appelait sa trahison.

Mais la marquise ne l'avait pas oublié ; elle ne devait pas laisser sans récompense les services que l'agent de police avait rendus à la maison de Coulange. Morlot devint le régisseur, l'intendant d'un des plus riches domaines du marquis.

Sosthène de Perny ne savait pas cela non plus.

Nous allons retrouver bientôt le marquis et la marquise de Coulange, Mlle Maximilienne de Coulange, Eugène, l'enfant volé, qui porte le nom de comte de Coulange, Gabrielle Liénard, qu'on ne connaît que sous le nom de Mme Louise, le comte de Sisterne, et, plus tard, l'ancien inspecteur de police Morlot, lesquels seront les principaux personnages de notre histoire.

V

LES RENCONTRES

Maintenant, revenons à Sosthène de Perny et à ses deux associés.

Ayant eu à choisir entre le châtiment de ses crimes ou l'exil avec deux cent mille francs que lui offrait sa sœur, Sosthène n'avait pas hésité à s'expatrier.

En arrivant à New-York, avec la petite fortune qu'il avait dans son portefeuille, s'il eût voulu revenir au bien, se repentir et faire fructifier son capital par le travail, il avait la facilité de se créer une position indépendante et avouable. Il pouvait se relever, racheter son passé par une vie nouvelle, laborieuse et honnête, et peut-être mériter un jour le pardon de la marquise de Coulange.

Malheureusement, Sosthène de Perny était un pervers, un de ces monstres humains qui naissent avec le génie du mal ; il n'existait plus rien de bon en lui, sa conscience était morte et il était incapable d'avoir seulement la pensée qu'il pouvait se réhabiliter. Il avait toujours été l'esclave de ses passions, le vice s'était incarné en lui et il enportait la flétrissure. Si sa raison avait résisté à des excès de toutes sortes, il avait perdu complètement le sens moral. Le misérable était gangrené jusqu'à la moelle des os.

Il continua à New-York l'existence honteuse qu'il avait menée à Paris. Il trouva facilement des amis dignes de lui, des oisifs, viveurs débauchés de la pire espèce.

En Amérique comme en Europe, il y a le monde interlope composé de femmes galantes, d'aventuriers et de chevaliers d'industrie. Ce monde-là, Sosthène le connaissait. Il y fit son apparition avec éclat. Il apportait au milieu de ces déclassés de toutes les catégories et de toutes les nations l'élégance, les belles manières et le beau langage des salons parisiens. On l'accueillit avec joie, toutes les mains se tendirent vers lui. Le gentilhomme parisien était très recherché, très entouré, chacun voulait être son ami. Au bout d'un mois on ne l'appelait plus autrement que le lion français.

Sosthène de Perny se trouvait dans

son milieu ; il allait pouvoir se livrer à de nouveaux exploits.

Toujours avide de plaisirs, il n'en dédaignait aucun. Cependant il fréquentait de préférence les salons où l'on jouait. Les dollars sur le tapis vert l'attiraient. Joueur effréné, il passait la nuit volontiers les cartes à la main. Il jouait avec une assurance magnifique, grâce au talent qu'il avait acquis de ne perdre jamais ou seulement lorsqu'il le jugeait nécessaire, afin de ne point laisser soupçonner qu'il devait sa chance incroyable à l'adresse et à l'habileté avec lesquelles il faisait glisser les cartes entre ses doigts.

Il dépensait beaucoup, mais l'or qu'il gagnait ou plutôt qu'il volait au jeu entretenait son luxe, et ce n'est qu'au bout de neuf ans qu'il eut entièrement dévoré ses deux cent mille francs. Un autre, à sa place, ayant la même existence, aurait été ruiné en moins de quatre années. C'est assez dire ce que le jeu, pratiqué comme il l'entendait, lui avait déjà rapporté.

Quand il n'eut plus rien à lui, il trouva moyen de vivre tout à fait aux dépens d'autrui. Naturellement le jeu était sa principale ressource. Mais il ne rencontrait pas tous les jours des joueurs riches et complaisants ; aussi eut-il à subir des fortunes diverses ; il lui arriva plus d'une fois de chercher vainement un dollar dans ses poches vides. Alors il était obligé de recourir à de nouveaux expédients : le grec devenait escroc ou voleur, selon l'occasion.

Un soir, dans un de ces tripots où des fils de famille et même des hommes d'un âge mûr venaient perdre au jeu des sommes énormes, Sosthène de Perny se trouva tout à coup face à face avec José Basco.

En se reconnaissant, les deux hommes tressaillirent.

Ils s'étaient déjà rencontrés à Paris, une seule fois, dans le salon d'une femme du demi-monde où l'on jouait gros jeu. Là, Sosthène avait reconnu que José était son maître dans l'art de manier les cartes.

Le premier moment de surprise passé un sourire effleura les lèvres de José Bas-

co et il se décida à saluer Sosthène, qui n'hésita pas à lui rendre son salut.

Alors José passa son bras sous celui de Sosthène, et, l'entraînant à l'écart, dans un coin du salon, il lui dit :

— Vous êtes Français, vous vous nommez Sosthène de Perny.

— Et vous, répliqua Sosthène, vous êtes Portugais, et vous vous faites appeler don José, comte de Rogas.

— Donc, nous nous connaissons.

— Parfaitement.

— Il me semble que nous n'avons aucune raison d'être ennemis.

— Aucune, je le reconnais.

— Eh bien, je vous offre mon amitié.

— Je l'accepte en échange de la mienne.

— Maintenant nous pouvons nous entendre.

— Les loups ne se mangent pas entre eux, répondit cyniquement Sosthène.

Ces paroles échangées, les deux grecs se serrèrent la main.

A partir de ce moment ils devinrent inséparables ; ils s'unirent pour ramasser sur les tapis verts l'or des joueurs naïfs et inexpérimentés et partagèrent fraternellement leur mauvaise fortune. Bientôt, ils purent se féliciter l'un et l'autre de s'être rencontrés.

L'amitié attire la confiance. José crut devoir raconter son histoire à Sosthène, et celui-ci lui fit connaître la sienne, voulant donner aussi à son nouvel ami une preuve de sa confiance.

Il ne lui cacha rien. Il lui apprit comment et pourquoi il avait été forcé de quitter la France et de se réfugier en Amérique où il se trouvait, en quelque sorte, dans un lieu d'exil.

Sans cesse il pensait à Paris, et bien souvent il avait eu l'intention de retourner en France. Mais toujours la crainte le retenait, car il aimait la liberté et ne tenait pas à avoir des démêlés avec la justice.

José l'avait écouté silencieusement et avec la plus grande attention.

— Vraiment, dit-il, je crois que vous ne pourrez pas résister longtemps encore à vous rapprocher des millions du marquis de Coulange, votre beau-frère.

— Malheureusement, pour retourner

en France et vivre à Paris, il faut de l'argent, beaucoup d'argent.

— C'est vrai. A quel chiffre croyez-vous que s'élève la fortune du marquis ?

— Ce chiffre doit grossir chaque année, car le marquis ne dépense certainement pas tous ses revenus ; je ne pense pas exagérer en disant qu'il possède aujourd'hui au moins vingt millions.

— Vingt millions ! exclama José Basco, vingt millions ! Mais c'est éblouissant, mon cher, c'est à donner le vertige !..... Vingt millions !

Il resta un moment silencieux, les yeux étincelants.

— Savez-vous, de Perny, reprit-il, que vous venez de me confier un secret qui vaut au moins dix millions, la moitié de la fortune du marquis pour ceux qui sauraient s'en servir.

Sosthène redressa brusquement la tête et son regard interrogea la physionomie du Portugais.

— Oh ! ce n'est qu'une idée qui vient de passer dans ma tête, s'empressa d'ajouter José.

— Faites-la moi connaître.

— Plus tard, quand je l'aurai suffisamment méditée et mûrie. En attendant, contentez-vous de savoir que, en s'y prenant bien, une bonne part de l'immense fortune du marquis de Coulange peut être à nous.

— Mon cher José, c'est un rêve.

— Oui, quant à présent. Du reste, nous ne pouvons rien faire tant que nous ne serons pas à Paris. Et encore faut-il que nous y arrivions avec une somme assez ronde.

— En ce cas, nous sommes cloués ici à perpétuité.

— Mon cher, répliqua vivement le Portugais, pour certains hommes vouloir c'est pouvoir. Dès aujourd'hui nous allons commencer à faire des économies, et le jour où nous posséderons une centaine de mille francs, — il nous faut au moins cela, — nous voguerons vers la France.

— Ce sera long, dit Sosthène, en hochant la tête.

— Nous verrons. Je conviens que depuis quelque temps la fortune nous est peu favorable, mais les jours ou plutôt les nuits se suivent et ne se ressemblent pas.

Sosthène et José se mirent donc à l'œuvre pour ramasser la somme qui leur était nécessaire. Mais ils avaient beau redoubler d'activité et d'adresse, leur caisse d'épargne mettait à se remplir une lenteur désespérante.

— Nous n'y arriverons jamais, disait Sosthène.

— Nous verrons, répondait parfois José.

Le plus souvent il se contentait de hausser les épaules.

Un jour, Sosthène buvait un grog, assis seul à une table devant un café. Un homme qui passait dans la rue s'arrêta brusquement.

Après avoir regardé un instant le buveur afin de bien s'assurer qu'il ne se trompait point, le passant s'avança vers Sosthène et lui mit la main sur l'épaule.

De Perny se retourna vivement, leva les yeux sur l'individu et aussitôt se dressa sur ses jambes.

— Comment, c'est toi ? fit-il, ne cherchant pas à cacher sa surprise.

— A la bonne heure, tu me reconnais, dit l'autre ; je vois avec plaisir que tu te souviens de tes anciens amis ; mais tu n'en es pas moins étonné de me voir.

— Certes, je ne m'attendais guère à te retrouver ici, à New-York.

— Ma foi, je pourrais t'en dire autant.

— Il faut que nous causions, reprit Sosthène, tu dois avoir des choses fort intéressantes à m'apprendre.

Il appela le garçon, paya son grog, puis il prit le bras de son ancien ami et ils s'éloignèrent rapidement. Ils ne tardèrent pas à arriver dans un endroit de la ville à peu près désert.

— Ici, nous ne serons pas dérangés, dit Sosthène, et nous pouvons causer sans avoir peur qu'on nous entende. Voyons, y a-t-il longtemps que tu es en Amérique ?

— Depuis six ans bientôt.

— Que fais-tu à New-York ?

— Je m'y ennue considérablement.

— Cela ne me surprend pas ; mais enfin comment vis-tu ?

— Comme je peux. La mauvaise chance ne cesse pas de me poursuivre ; ce serait désespérant, si à la fin, on ne finissait point par s'habituer à tout. J'ai été successivement commissionnaire sur

le port, laveur de vaisselle, valet de chambre, employé de commerce, secrétaire d'un Yankee, etc..... J'ai fait treize métiers, j'ai eu les treize misères. Actuellement je fais partie d'une troupe de comédiens.

—Ah! ah! tu es devenu artiste?

—Je deviens ce qu'on veut. Il faut vivre; si difficile et si laide que la vie soit pour moi, j'y tiens. Pourquoi? Je n'en sais rien. C'est bête, mais c'est comme cela. Oui, je suis ce que les gens du théâtre appellent une utilité; mais je me hâte de te dire que le métier de cabotin ne me va pas du tout. Je te regarde avec admiration; tu es toujours élégant, toujours brillant. Ah! tu es heureux, toi; la fortune peut t'abandonner un instant, il faut quand même qu'elle te revienne. Si tu descends, tu remontes toujours. Tiens, faut-il te le dire, près de toi je me sens moins infime et il me semble que l'espoir renaît en moi. Si, comme autrefois, tu avais encore besoin de ton camarade Des Grolles, si je pouvais t'être utile, te servir, à n'importe quel titre, avec quelle joie je sauterais à bas des planches après avoir jeté mes oripeaux à la figure de mon directeur! Eh bien, tu ne me réponds pas?

—Je réfléchis. Oui, peut-être, nous verrons. En attendant, il y a certaines choses que je dois savoir. Apprends-moi ce que tu es devenu après la visite nocturne que nous avons faites au château de Coulange.

—Oh! ce ne sera pas long.

—Surtout, ne me cache rien.

—Cette affaire du château de Coulange, si bien commencée, a failli nous être fatale à tous deux. Je sais dans quelle situation tu t'es trouvé; heureusement, on avait intérêt à ne pas te livrer à la justice.

—Passons, dit Sosthène d'un ton bref, en fronçant les sourcils, c'est de toi qu'il s'agit et non de moi.

—Soit, passons, reprit Des Grolles. Ce jour-là, par extraordinaire, je fus plus heureux que toi, puisque j'ai pu retourner à Paris tranquillement. Mais ma chance ne fut pas de longue durée: quelques jours après j'étais pincé avec d'autres et je pus inscrire à mon avoir cinq ans de prison. Je soldais ainsi,

d'un seul coup, ma dette du moment et une autre que tu connais, contractée antérieurement.

—Bah, fit Sosthène railleur qui paye ses dettes s'enrichit.

—Comme je suis toujours aussi gueux, je fais mentir ton proverbe, répliqua Des Grolles en riant.

—Arrivons, s'il te plaît, à la chose qui m'intéresse.

—Excuse-moi; je croyais t'intéresser en te disant que j'ai été cinq ans sous les verroux.

Sosthène eut un mouvement d'impatience.

—Et le coffret? demanda-t-il.

—Ah! oui, le fameux coffret, le coffret de la marquise?

—Qu'en as-tu fait?

—Sois tranquille, il est en sûreté.

—Où cela?

—Au fond d'un trou que j'ai creusé dans le bois de Vincennes.

Sosthène regarda fixement Des Grolles.

—Est-ce bien vrai, cela? fit-il.

—Je n'ai aucun intérêt à mentir.

—D'ame, je n'en sais rien. Ainsi, tu as enterré le coffret dans le bois de Vincennes?

—Prudemment, je tenais à m'en débarrasser.

—Si un jour j'ai besoin de ce coffret, ou plutôt de ce qu'il contient, sauras-tu le retrouver?

—Oui, seulement.....

—Seulement?

—Je ne promets rien, tant que je serai à New-York.

—Je comprends, cela suffit. Qu'as-tu fait après être sorti de prison?

—Ce que j'ai pu et point ce que j'aurais voulu. L'entrée du département de la Seine m'étant interdite, je me gardai bien d'approcher trop près de Paris. Je ne me souciais nullement de retourner d'où je sortais, car je ne suis pas de ceux qui s'accoutument du régime des prisons. Il faut en avoir goûté pour savoir apprécier la liberté. Moi j'aime le grand air, j'aime à sentir le vent qui passe, à voir le soleil se lever et se coucher, à voir voler les oiseaux dans l'espace. Faute de mieux, je me résignai à mener une existence vagabonde. Je m'en allais

n'importe de quel côté, où mes pas me conduisaient. Je travaillais quelquefois, quand je trouvais à occuper mes bras ; c'est-à-dire qu'il m'arriva souvent de tendre la main. Ne t'étonne pas, j'aurais pu faire pire. J'ai eu la force de résister à la tentation de prendre ce que souvent on ne me donnait pas. Mince mérite, j'avais peur des hautes murailles sombres et des cellules où l'on étouffe. Un jour, sans trop savoir comment j'y étais venu, je me trouvai au Havre. Là, je me fis garçon marchand de vins. La boutique était sur le port. Je voyais arriver et partir les paquebots. Cela me faisait penser à l'Amérique, où déjà j'avais trouvé un refuge, et ma foi, l'idée me vint de revoir le Nouveau-Monde.

Bref, un matin, continua Des Grolles, je comptai l'argent qui était dans ma bourse. O merveille ! J'étais assez riche pour payer mon passage. Je n'hésitai pas une seconde ; je rendis mon tablier, comme on dit, et deux heures plus tard j'étais en pleine mer, debout sur le pont du navire, tournant le dos à la France. Et voilà comment je suis ici, triste exilé sur la terre étrangère.

Maintenant, Sosthène, je n'ai plus à te dire que ceci : Sois ma providence, ne m'abandonne pas !

De Perny resta un moment silencieux, ayant l'air de réfléchir.

— Il peut se faire que j'aie besoin de toi bientôt dit-il.

— Tu dois te souvenir de mes paroles d'autrefois ; mes sentiments sont les mêmes ; corps et âme je suis à toi.

— C'est bien, je crois que nous pourrons nous entendre. Je ne t'en dis pas davantage aujourd'hui. Tiens, continua-t-il, en lui remettant une carte, voici mon adresse ; viens me voir demain à deux heures, je te présenterai un de mes amis.

— Je serai exact au rendez-vous.

— Alors, à demain.

Sur ces mots, ils se séparèrent.

A suivre.

LE MOULIN DE KERGRIST.

I

— Vous allez à Kergrist ? me dit le meunier ; si vous voulez prendre par l'abrégié, je vous accompagnerai.

Cette proposition nous convenait à merveille.

Car, si l'on ne connaît par cœur les sentiers et les passages, il arrive souvent que les abrégiés sont interminables et que l'on ne s'y retrouve plus. Topffer a beau nommer cela des *spéculations*, je persiste à dire qu'il y en a de fort mauvaises.

Ce n'est pas que le plus long chemin n'ait aussi ses charmes ; je lui reconnais parfois beaucoup d'avantages sur la ligne droite, et je n'en veux point médire. Mais nous avons rendez-vous à Kergrist pour midi, l'heure du dîner.

Nous étions partis le matin de Lannion, en remontant les bords de la rivière, et je ne sais comment nous avons beaucoup flâné sur le chemin. Il est vrai que tout y prête : le Léguer coule sans cesse au milieu des plus riants bocages. Ici, un vieux déversoir lui barre le passage, un moulin babille tout auprès ; du haut d'un pont délabré un pêcheur lance l'épervier. Plus loin, c'est un gué où les enfants jouent nu-jambes auprès des saules, tandis qu'un garçon de ferme baigne ses chevaux.

En route, il n'en faut pas tant pour s'attarder quand on voyage comme nous le faisons alors, gais étudiants en vacances, le sac au dos, la bride sur le cou, en quête de pittoresque, fixant çà et là nos souvenirs par de rapides croquis, à mesure que nous traversons les charmantes campagnes bretonnes.

— Et les ruines de Coëtrec ? fit l'un de nos compagnons. Et le château de Tonquédec ? Ce sera donc pour demain, car au train dont nous allons, le soleil sera couché quand nous quitterons Kergrist !... Voilà pourtant à quoi mènent la flânerie et les croquis !... Une lieue en trois heures !.....

Pour toute réponse, je lui pris le bras et le forçai de s'arrêter devant le paysage qui s'encadrait devant nous sous les arbres.

— Tiens ! lui dis-je, regarde-moi ce moulin caché à demi sous la verdure ! Hein ! quelle

fraîcheur et quelle lumière ! Quel joyeux clair-obscur, et comme ces pans de lierre et de mousse drapent harmonieusement les vieux murs rayés de blanc et de gris !..... Une vraie toile de Wynants, n'est-ce pas ?.....

Mais il me traita de paysagiste incorrigible ; il ne voyait là qu'une mauvaise mesure et des peupliers derrière. C'est le point de vue qui différencie les hommes.

—Allons ! fit-il en me voyant ouvrir ma boîte à couleurs, je vois bien que c'est une halte que tu m'indies. Pour cette fois, elle ne te sera pas octroyée, car nous n'avons plus une minute à perdre pour arriver à Kergrist. Va plutôt demander la route au meunier !

Voilà pourquoi j'entrai au moulin de Keri-guel.

La meule allait son train ; de l'étage supérieur le tic-tac de la bluterie lui répondait gaiement, et du dehors la grosse roue faisait la basso de ce trio rustique. Quelques poules grises picoraient devant la maison, cherchant les grains perdus parmi le gravier. Elles paraissaient du reste faire bon ménage avec un gros chien de garde, couché dans sa niche, le museau appuyé sur ces deux pattes de devant. La baie de la porte, ouverte tout au large, laissait tomber sur le seuil une brillante rayée de soleil. Le reste de la chambre était dans la pénombre, pas assez cependant pour qu'on fut frappé dès le premier coup d'œil de l'exquise propreté de cet intérieur.

Sur le devant, tout près de la porte, trois enfants,—le plus âgé n'avait pas dix ans,—se pressaient autour d'une jeune femme, qui tenait un gros pain noir dont elle coupait des morceaux. Chacun des enfants s'accrochait à sa robe, ou levait bien haut ses petites mains et disait : " Merci ! " après avoir reçu sa part. La jeune femme, de taille moyenne, mais bien prise, paraissait n'avoir guère plus de vingt-deux ans.

C'était une paysanne vêtue du gracieux costume des campagnes de Lannion. A mon arrivée, elle leva sur moi ses yeux bruns, limpides et doux, sans quitter sa pose demi-penchée vers les enfants. Sous l'aile un peu relevée de sa coiffe blanche, son teint mat, à peine coloré d'une légère touche rosée au sommet de la joue, resplendissait de cette fraîcheur déli-

cate, non plantureuse, propre à certains types du pays breton.

Le meunier, tout empoudré de farine, allait et venait de la vanne à la bluterie, surveillait le nettoyage, donnait un coup d'œil au sac qui s'emplissait.

Tout respirait cette saine activité qui fait la joie de la maison..... Sans doute le bonheur habitait là, et le moulin lui mesurait le temps sans compter, en répétant : Tic tac, tic tac.

—Sommes-nous loin de Kergrist ? demandai-je.

Les enfants étonnés tournèrent bien vite de mon côté leurs petites faces barbouillées.

C'est alors que le meunier me répondit en offrant de nous conduire par l'abrégi.

Nous partîmes.

—Sont-ils à vous ces enfants qui montrent un si bel appétit ?

—Ce sont des enfants du voisinage. Ils viennent au moulin pendant que leurs parents sont au travail. Etienneette sait leur raconter de jolis contes qui les font rester sages.

—Etienneette, c'est la meunière ?

—Oui, ma femme, que vous venez de voir. Voilà trois ans que je me suis marié et que je suis devenu en même temps propriétaire du moulin. C'est toute une histoire, allez, que celle de notre mariage !.....

— Cela nous mit en éveil. Nous le priâmes de nous la raconter, chemin faisant.

—Volontiers ! dit-il, si cela peut vous faire plaisir. On dit que raconter en marchant fait paraître la route moins longue. D'ailleurs, vous m'arrêterez quand vous en aurez assez.

Et Jean Toulic—c'était son nom,—commença son histoire.

II

Il y a eu quatre ans en décembre dernier que je suis revenu du service.—C'est un beau jour que celui où l'on revoit le pays. Mais en sept années bien des choses changent, et quand je revins ici, mon père était mort. Le pauvre homme,—le bon Dieu ait son âme !—n'avait pu s'accoutumer à la solitude où il était resté. Mon départ l'avait vieilli de vingt ans.

J'appris que la petite maison où il avait vécu venait d'être vendue pour acquitter ses

dettes. J'avoue que je ne me sentis pas le courage d'aller la revoir..... J'y avais été trop heureux, j'avais laissé là trop de souvenirs d'enfant. Y trouver des physionomies indifférentes, y entendre des voix étrangères, cela m'eût saigné le cœur.

Il me fallait prendre une décision. On dit que le travail est un devoir, pour tous ; pour moi, il était plus que cela encore, il était une nécessité. J'avais entendu dire que le père Gautier, du moulin de Keriguel, cherchait un garçon meunier. Je n'avais pas le loisir de délibérer longtemps. J'allai le voir.

Je trouvai le bonhomme en train de repiquer une de ses meules.

Comme je ne discutai pas sur les gages, en peu de temps l'affaire fut conclue.

A continuer.

LE PÈRE JACQUES

Dans les grands bois, pleins de silence,
Sous les frondaisons que balance
Une brise au murmure doux,
Les feuilles mortes empourprées
Joaillent les herbes diaprées
De leurs tapis aux beaux tons roux.

Dans le sentier vierge de trace,
Le bûcheron cherche une place
Où poser ses vieux pieds meurtris.
La charge est lourde qu'il supporte,
Sa vieille échine est plus forte,
Ses os sec sont endoloris,

Son front vers la tombe s'incline,
Et dans son étroite poitrine,
Son cœur bat à peine à présent.
Dès longtemps mort à l'espérance,
Le vieux, accablé de souffrance,
Marche au hasard, d'un pas pesant.

On dirait l'hiver de la vie...
Après de lui s'en va, ravie
Une enfant pâle aux cheveux d'or.
Et parmi la ronce épineuse,
Elle cueille, toute joyeuse,
Les rares fleurs comme un trésor.

Qu'importe si le froid s'élève
Et si la saison s'achève,
Fane les fleurs et les fécrit?...
La fillette a le temps d'attendre
Et la neige peut bien étendre
Son manteau blanc... Elle s'en rit...

AUGUSTE BOISARD.

PASSE-TEMPS

CHARADE NO. 8

Mon premier invite au repos ;
Mon second, vous invite à boire ;
Mon tout, sur les pas d'un héros,
Conduit un soldat à la gloire.

DEVINETTE NO. 9

La sagesse des nations prétendait que mal sur mal n'est pas santé ; prouver non seulement que mal sur mal n'est pas santé, mais que santé sur santé n'est pas santé.

ENIGME NO. 10

Elle courait...et je courais,
Mais l'atteindre, je ne pouvais.
Je tombe...alors, chose très curieuse,
Je tiens, j'embrasse la coureuse.

EXPLICATION DES PROBLÈMES DU No. 1.

CHARADE No. 1—LAPIN.

PROBLÈME No. 2—Les nouveaux mots sont :

G ane
A re
R : ame ou rime.
I mage
B al
A mi
L aine
D ire
I f ou il

dont les initiales forment : GARIBALDI.

DEVINETTE NO. 3

La 1 ^e a vendu 27 œufs à 1 cent	— 27c
et 3 " " 6 " "	— 18c — 45c
La 2 ^e a vendu 15 " " 1 " "	— 15c
et 5 " " 6 " "	— 30c — 45c
La 3 ^e a vendu 3 " " 1 " "	— 3c
et 7 " " 6 " "	— 42c — 45c

Elles ont donc vendu toutes trois le même prix et rapporté la même somme.

MOTS CARRÉS NO. 4

S A C
A R E
C E T

Solutions justes par : Mlle Jane Leblanc, Saint-Hugues, No. 2 ; Jos. Courtemanche, St. Hugues, No. 3 ; Frs. Godin, Montréal, No. 3 ; Mlle Amanda Turcotte, Québec, Nos. 1, 2, 3, 4.

Plusieurs autres personnes nous ont envoyé des réponses dont nous n'avons pas tenu compte parce qu'elles n'étaient pas accompagnées des explications nécessaires.